
Souvenirs d'une éducation manquée.

Numéro d'inventaire : 1979.32054

Auteur(s) : Ernest Lavis

Type de document : article

Éditeur : Les Annales Politiques et Littéraires

Période de création : 1er quart 20e siècle

Date de création : 1904 (restituée)

Description : 2 feuilles, bord supérieur déchiré.

Mesures : hauteur : 324 mm ; largeur : 235 mm

Mots-clés : Autobiographies, souvenirs, mémoires
Latin

Filière : Lycée et collège classique et moderne

Niveau : Post-élémentaire

Autres descriptions : Langue : Français

Nombre de pages : 2

avions les vagues impressions de notre sensibilité et de notre jugement inexpérimentés.

Ne connaissant, à proprement parler, aucun écrivain d'aucune littérature, nous ne pouvions pas nous représenter les différences entre les génies des peuples esthétiques.

De ces explications en classe, ma mémoire, à part quelques heureux moments extraordinaires, n'a gardé qu'une impression d'ennui. Morceaux de tous temps et de toutes langues se confondirent dans la monotonie d'un même plan. L'antiquité grecque et l'antiquité latine s'y juxtaposaient. Jamais ne nous fut présentée le synchronisme des lettres anciennes. Du Grec ou du Romain, qui avait parlé le premier ?

Nous le savions à peine, si nous le savions. Nous étions en droit de croire que Périclès et Cicéron étaient des contemporains. A plus forte raison, nous ignorions la chronologie d'une même littérature. Nous avions commencé par expliquer Lucien ; plus tard, nous avons expliqué Homère. Je ne me suis jamais douté qu'il y eût, entre eux, un même intervalle de temps et de civilisation qu'entre Charlemagne et Napoléon.

Nous vécûmes hors de la nature, comme hors de l'histoire. Je me rappelle de lamentables explications de pages de Virgile dont je n'ai senti que bien longtemps après la beauté. Les semailles, la moisson, la culture de la vigne, les mœurs des abeilles, toute la vie de la nature, incrustée par Virgile dans la concision de ses vers, c'étaient des mots que nous expliquions, des mots difficiles et sans la récompense qui aurait pu nous être donnée de vivre un moment dans la nature. Un jour, nous eûmes la visite d'un inspecteur, M. Auguste Nisard, accompagné de notre vieux proviseur. Un élève expliquait le passage où se trouve le vers :

Infelix lolium et steriles dominantur avenæ.

Le mot *Infelix* est employé, ici, dans une acception qui n'est pas habituelle ; en l'entendant, l'inspecteur se récria :

— *Infelix*, monsieur le proviseur !

Le proviseur répéta :

— *Infelix*.

Ni l'un ni l'autre, je crois bien, ne s'inquiéta de l'identité du *lolium*, ni, sans doute, ne regarda la désolation du paysage où la folle avoine ondula.

Je ne sais pas comment le goût de l'histoire n'a pas été détruit en moi par l'enseignement du collège. Dans le chaos des guerres que l'on nous divisait en périodes et en théâtres ; dans cette ribambelle de traités de paix perpétuelles, qui durèrent quelques années ou quelques mois ; à travers la poussière des faits divers, nous ne pouvions discerner aucun signe révélateur des transformations de la vie générale, ni les étapes de l'humanité en marche vers nous. Or, à quoi donc peut servir l'histoire, si ce n'est à me montrer d'où je viens, où je suis, où je vais probablement ?



Au moment où nous étions à l'Ecole normale, le vent tourna. Je ne rappellerai pas ici la totale réforme entreprise par M. Duruy, les résultats qu'il obtint, ceux qu'il prépara ; non plus le grand mouvement qui suivit la « Guerre ». Des hommes, jeunes alors, et qui, reprenant leur éducation en sous-œuvre, la refirent du mieux qu'ils purent, se proposèrent, en même temps, de préserver les générations nouvelles contre les erreurs dont ils

étaient les victimes. Le collège a bien changé, depuis notre temps ; une classe de rhétorique ne ressemble plus du tout à la classe de M. Lemaire. Le nom même de rhétorique a été effacé de la liste des classes. L'Ecole normale est toute transformée. Enfin, nous avons vu naître une institution nouvelle : les Universités.

Est-ce donc une vieille histoire finie que je viens de raconter, et toutes ces doléances n'ont-elles qu'un intérêt rétrospectif ? Nullement.

Les enfants et les jeunes gens élevés dans les collèges, à l'Ecole normale et dans les Universités, reprendront et retourneront contre nous les principaux griefs tout à l'heure énumérés, si nous n'ajoutons pas, aux réformes partielles, la grande réforme qui sera de nous proposer une idée directrice et un idéal d'éducation.

Oublions nos habitudes et concepts traditionnels ; ressaisissons-nous sur l'accoutumance, un tyran dont la douceur est perdue et perverse ; au moment de chercher à définir les humanités, élevons-nous jusqu'à la question : Qu'est-ce que l'homme ? L'homme est un être qui vit dans la nature, avec laquelle il est en rapport d'action et de réaction, un être qui vit dans le temps, où il marque des périodes par la transformation de ses idées et de ses mœurs.

De ce fait qui ne peut être contesté, suit, comme un naturel corollaire, cette définition, que les humanités sont l'étude de l'homme dans la nature et dans le temps.

L'étude de l'homme dans la nature et dans le temps : tel doit être l'objet de l'éducation au collège.

N'ayons pas peur de ces termes, qui paraissent ambitieux. Ne nous payons pas de mots, mais ne tremblons pas devant les mots. Les évolutions de l'humanité sont visibles et tangibles. Pour suivre, à travers les siècles, l'unique âme humaine sans cesse modifiée par l'histoire, il n'est pas besoin d'une érudition profonde, ni d'une haute philosophie. Que le professeur fasse comprendre les conditions générales de la vie aux époques classiques. Qu'il dise seulement qu'entre la Clytemnestre d'Eschyle et l'Athalie de Racine, il y a la Bible, entre Achille et le Cid, la Croisade, entre Platon et Pascal, la Croix ; qu'il note les grandes différences essentielles, et l'élève se sentira conduit le long de l'histoire humaine.

En même temps, le professeur d'histoire le mènera des sociétés primitives à celles d'aujourd'hui, négligeant les accidents et les phénomènes de hasard pour s'en tenir à l'essentiel.

Etre conduit, conduit par la main « vers soi », vers son moment d'humanité, comme cela nous a manqué ! Comme cela manque encore, aujourd'hui ! Et c'est la raison qui fait comprendre que tant d'écouliers nous refusent leur âme, et, sitôt libérés de notre contrainte, se vengent de l'avoir subie en nous oubliant.

Je voudrais voir disparaître de la circulation, où il se rencontre encore à nombre d'exemplaires, le jeune homme que j'ai intimement connu vers l'année 1865, et dont je puis reconstituer le portrait d'après des documents sûrs :

Un jeune homme qui ne connaît pas son propre corps, ni la vie des animaux et des plantes, ni le cours des astres, — ce qu'on appelait, à l'avant-dernier siècle, « les lois admirables de l'Univers » ; — un jeune homme dont la mémoire a gardé des noms de Mérovingiens imbéciles, mais qui n'a pas vu l'humanité essayer les diverses formes de la vie, avançant, reculant,

pour avancer encore, créant, en politique, des légitimités successives, éprise, en art, d'un idéal, puis d'un autre, en mouvement toujours ; un jeune homme qui ne sait, de son pays, rien de solide, et, de l'étranger, rien du tout ; condamné par l'ignorance du passé à ne pas comprendre le présent, à ne pas même pressentir l'avenir ; un jeune homme incohérent, inconsistant, qui ne tient pas ensemble, n'a pas de raisons sérieuses pour croire ceci plutôt que cela ; de foi vacillante, quelle que soit sa foi ; exposé à demeurer toute sa vie dans l'ignorance des choses essentielles, car son éducation n'a laissé, dans son esprit, aucune des grandes curiosités qui sont l'appel au travail ; un jeune homme à peu près vide et qui se croit complet ; un jeune homme charmant, mais infirme.

ERNEST LAVISSE,
de l'Académie française.

REVUE DES LIVRES

MISCELLANÉES

Pour l'Enfant

par
M. ALBERT-ÉMILE SOREL

Il est d'une délicieuse et bienfaisante ironie, ce roman très moderne, où l'auteur nous peint l'ambition excessive et maladroite de certains parents, de condition modeste, qui se plaisent à rêver, pour leurs enfants, un avenir trop brillant, un rang dans le monde disproportionné à leurs ressources. De pauvres gens se sacrifient ainsi toute leur vie « pour l'enfant », sans se rendre compte de l'inanité ou du danger de leur dessein. Et, selon l'expression populaire, ils s'en mordent bien souvent les doigts !

C'est le cas des époux Mauroy. Le mari est garçon de bureau à l'inspection des Beaux-Arts. Il ne gagne pas gros. Mais il n'a pas non plus de grands besoins. Sa jeune femme, du reste, est ingénieusement économe. Elle a su mettre un brin d'aisance, presque un peu de luxe, dans le petit ménage. Ils peuvent donc vivre heureux tout de même, dans leur humble logis. Et ils vivent, en effet, dans une quiétude parfaite, jusqu'au jour où naît « leur Eugène ».

Cet enfant, au lieu de leur donner les joies sereines de la paternité, bouleverse totalement leur existence. Eugène n'est pas un enfant comme les autres. C'est un dieu tombé du ciel. Et, dès le berceau, il est adulé, encensé, comme un être surnaturel. On se saigne aux quatre veines pour l'élever comme un « monsieur », pour en faire un bachelier. La mère passe les nuits à coudre, le père s'astreint aux plus humiliantes corvées, afin de donner quelques douceurs à Eugène. Y a-t-il un bon morceau à table ?... C'est pour Eugène ! Un spectacle, un plaisir quelconque semblent-ils tenter le jeune homme ?... On videra la tirelire aux économies, afin de ne lui laisser aucun regret.

— Cela nous coûtera cent francs, deux cents francs !... s'écrient-ils avec effroi. Mais... c'est pour Eugène !

« C'est pour Eugène !... » tel est leur cri de ralliement, le but suprême de tous leurs efforts.

Je m'empresse de vous dire que ledit Eugène paye de la plus noire ingratitude les sacrifices de ses parents. Habitué de bonne heure à se considérer comme infi-

